



HAL
open science

Autour du Chevalier Poisson (Conte du Papegau) : une marqueterie arthurienne ou de l'hybridation

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. Autour du Chevalier Poisson (Conte du Papegau) : une marqueterie arthurienne ou de l'hybridation. Universités arthuriennes, Concoret (56) : https://broceliande.guide/Universites-d-ete-arthuriennes?id_evenement=7451, Centre de l'Imaginaire arthurien : <https://www.broceliande-centre-arthurien.com/>, Jul 2024, Concoret (56430), France. hal-04652237

HAL Id: hal-04652237

<https://hal.science/hal-04652237>

Submitted on 18 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autour du Chevalier Poisson (*Conte du Papegau*) : une marqueterie arthurienne ou de l'hybridation

L'une des figures les plus curieuses que le Moyen Âge tardif nous ait léguée est celle du Chevalier Poisson (ou Poisson Chevalier) que l'on rencontre dans *Le Conte du Papegau*, remontant au tournant du XIV^e et XV^e siècle. Cette créature se présente d'abord sous les espèces d'un chevalier presque ordinaire, mais qui s'avère soudée à sa monture. Il est de surcroît recouvert d'une peau de serpent. Et ce n'est pas tout : armure et « contenu » se confondent, *tout estoit une chose*¹ ; il s'agit d'un être de fer, d'une armure animée si l'on veut. Enfin, le nom insolite de « Poisson-Chevalier » achève cette carte d'identité remarquable : que vient faire ici cette référence au poisson, à l'univers aquatique ? En voilà un beau programme, en voilà un bien étrange chevalier !

Le Conte du Papegau, roman arthurien tardif, joue avec toutes les composantes de cet univers scintillant qui a inspiré durablement les poètes, de Chrétien de Troyes et de ses continuateurs au mélancolique Don Quichotte et jusqu'à nous autres rêveurs de merveilles bretonnes. *Le Conte du Papegau* se présente en effet comme une manière de « patchwork » de la quintessence de la matière arthurienne tant au niveau des personnages que de la diégèse : l'histoire, après deux siècles d'intenses compositions et continuations autour des aventures bretonnes, par un tour de passe-passe remarquable, revient au chapitre initial, peu ou pas évoqué par les premiers romanciers : celui des jeunes années d'Arthur, fraîchement couronné, raconté par un Papegau transporté dans une cage qui tient à la fois de l'esplumoir merlinesque et du reliquaire littéraire : cet oiseau bavard, à la fois vantard, pleutre et tyrannique, est présenté par l'auteur facétieux du *Conte* comme un *auctor* calqué sur Merlin dictant à Blaise l'épopée arthurienne. Le *Conte* ajoute ainsi une page inédite aux histoires d'enclume et autres victoires sur les Saxons et coupeurs de barbes, avec ceci de remarquable que l'histoire se déroule dans un univers déjà parfaitement structuré et bâti précisément sur les réminiscences de deux siècles de tradition littéraire : il s'ancre au moment précis où se fonde « l'avenir de la fiction² », obligeant le lecteur « à oublier ce qu'il sait déjà, à feindre la curiosité face à un vieux monde où se joue le scénario d'une re-création³ ». Or, si la critique en a donné de belles lectures notamment métaphoriques, allégoriques⁴, parodiques⁵ et métalittéraires, nous proposons aujourd'hui de « démonter » la créature centrale afin de mettre à jour un imaginaire peut-être plus archaïque qui est également actualisé par le texte.

¹ *Le Conte du Papegau*, publié par Hélène Charpentier et Patricia Victorin, Paris, Champion, 2004, 106, li 10 et p. 118, li 25.

² Danielle Régner-Bohler, « Arthur en enfances. *Le Chevalier au Papegau* », *Pris-ma*, XIII/1, janvier-juin 1997, p. 92.

³ Elisabeth Gaucher, « *Le Chevalier au Papegau*: "Enfances" ou déclin de la littérature arthurienne? », *Enfances arthuriennes*, études réunies par Denis Hüe et Christine Ferlampin-Acher, Orléans, Paradigme (Medievalia, 57), 2006, p. 255.

⁴ Patricia Victorin, « Le perroquet en cage et le chevalier Arthur à la découverte du monde dans le *Chevalier du Papegau*: le monde, l'autre monde et l'immonde », *Le monde et l'autre monde*. D. Hüe et Ch. Ferlampin-Acher (dir.), Orléans, Paradigme (Medievalia, 45), 2002, p. 397-423. P. Victorin, « Le paradoxe nostalgique ou Chrétien de Troyes revu et corrigé dans le *Conte du Papegau*: anti-doxa ou ante-doxa? », *Texte et contre-texte pour la période pré-moderne*, éd. Nelly Labère, Pessac, Ausonius Éditions (Scripta mediævalia, 23), 2013, p. 77-84.

⁵ Jean-Claude Mühlethaler, « Renversement, déplacement et irradiation parodiques. Réflexions autour du *Conte du Papegau* », *Poétique*, 2009/1, p. 3-17. Patricia Victorin, « Du Papegau au perroquet : automomase et parodie », *Cahiers de recherches médiévales*, n° 15 (2008), p. 145-166.

Le Conte s'ouvre, « comme il se doit », sur l'une des grandes fêtes du printemps, en l'occurrence un jour de Pentecôte qui coïncide avec le couronnement du roi Arthur, à Camaalot. L'aventure fait alors irruption – toujours comme il se doit – sous les espèces d'une jeune femme qui vient implorer l'aide du roi « contre un chevalier qui vit dans la mer » et qui ne cesse ses exactions contre la population : typiquement, c'est là l'épreuve de choix qui dotera le jeune Arthur tout juste couronné d'une envergure héroïque : on ne naît pas héros, on le devient par le truchement d'une épreuve initiatique, l'extermination d'un monstre, d'un fléau volontiers teinté de surnaturel. Or, l'étrange adversaire du jeune Arthur, le « chevalier Poisson » ou « Poisson Chevalier » constitue un condensé de ce principe d'addition des principaux sèmes relatifs à l'épopée arthurienne : c'est fondamentalement un être composé, une marqueterie – ce qui fait de lui une créature artificieuse (de « pacotille⁶ » ?) –, i.e. fruit de « sédimentations mémorielles successives⁷ ». La victoire sur cette créature proprement monstrueuse finira par faire du Chevalier du Papegau, entendez le jeune Arthur, « un héros civilisateur, ou pour mieux dire émondeur, qui purifie le monde de ses créatures abjectes et immondes⁸ ».

Au-delà de l'encodage allégorique et métadiscursif déjà amplement étudié, nous allons donc essayer de « dé-composer » cette créature-puzzle insolite faite de signes et de références, qui nous renseigne non seulement sur un texte original et les principes de réécriture à l'œuvre en cette fin du Moyen Âge, mais aussi sur des « fantasmes » qui ont durablement inspiré poètes et public.

I. Une créature monstrueuse

Le Chevalier Poisson, avant même de recevoir ce nom à vrai dire générique – c'est un nom commun et non pas un nom propre qui désigne une « espèce » plutôt qu'un individu –, le Chevalier Poisson entre en scène dès les toutes premières lignes du *Conte* sous les formes du défi quasi obligatoire qui ouvre, un jour de fête – la Pentecôte et le couronnement –, l'aventure et le roman : une jeune femme arrive à la cour d'Arthur pour chercher de l'aide contre ce chevalier qui vit dans la mer et qui attaque tous les jours les gens et les terres du roi⁹. Les présentations de la créature se font progressivement.

- D'abord, on l'entend avant de la voir : elle s'annonce par une effroyable *noise* qui fait fuir les gens.

- Et voilà ce qui se présente au regard : c'est *le plus ydeux et le plus orrible chevalier par semblant qui mais fust veu et menant aussi grant bruyt comme une tempeste*. Pierres, arbres et la terre entière tremblent, tant le tumulte qu'il déclenche est terrible, proprement cosmique.

- Puis est décrite la monture du chevalier : elle est *aussi grant comme ung olifant et le chevalier aussi grant comme il convenoit au cheval*¹⁰. Le chevalier reçoit donc sa caractérisation indirectement à travers la comparaison avec ce cheval gigantesque : sa taille est adaptée à ces démesures, et, déjà, un soupçon s'insinue quant à sa qualité ontologique. Si le cheval est comparable à un éléphant, le cavalier de son côté ne semble pas intégralement naturel ; c'est pour le moins un géant.

-Et en effet, il est très vite qualifié de *maufés* (démon, diable), puis de monstre¹¹, mais pas un *mahomet*, nous y reviendrons¹² ; ses armes noircies comme par la fumée viendront rapidement étayer ce jugement.

⁶ Les éditrices utilisent ce terme pour parler du titre du Conte (p. 24).

⁷ *Le Conte du Papegau*, p. 39 (introduction).

⁸ Patricia Victorin, « Le perroquet en cage », art. cit., p. 411.

⁹ *Contre le chevalier qui converse en la mer et chascun jour la vient destruire sa gent et sa terre, et ly a ja mort .LX. chevaliers des meilleurs de sa terre. Le Conte du Papegau*, § 2, li 13 sq., p. 74.

¹⁰ *Le Conte du Papegau*, § 10, li 24 sq., p. 100.

¹¹ *Ibid.*, § 10, li 55, p. 102 et § 10, li 63, p. 102.

La description se poursuit au fil de l'action, en l'occurrence le combat ; la nature de la créature se complique et se précise progressivement. Ainsi, si la lance du roi Arthur s'enfonce profondément – d'une bonne toise – dans le côté de son adversaire, cela l'incommode simplement. Lorsqu'Arthur tappe sur le bouclier, qui lui semble pourtant de bois ou de fer, du sang rouge et chaud en jaillit, ni plus ni moins que lorsqu'Arthur l'ampute de son bras droit, un peu plus tard ! L'auteur anonyme lui-même fait état de l'étonnement que suscite cette curiosité. Chevalier et armure, contenu et contenant semblent donc se confondre.

Bien entendu, le roi Arthur finit par avoir raison du redoutable adversaire. Une fois mort, on peut s'en approcher et poursuivre l'investigation concernant sa nature, et là, l'ébahissement croît encore : l'examen montre que la créature est soudée à son cheval avec laquelle de fait elle ne fait qu'un : c'est un centaure. Le heaume ne peut lui être ôté, confirmant cette fusion avec l'armure. La tête est recouverte d'une manière de peau de serpent comme d'une tunique de Nessus ; la tête *est* le heaume, lequel est chaud et comme de matière vivante, et ainsi à l'avenant, du haubert jusqu'au bilan définitif : oui, « le chevalier, le destrier, et tout son équipement (haubert, heaume, bouclier, épée et lance) ne formaient qu'une seule et même chose¹³. » Ce chevalier-centaure est donc une créature mi-humaine, mi-automate, faite de ferraille et de bois capable au demeurant de saigner. Imaginaire technologique et fabuleux fusionnent donc.

Une explication devient nécessaire ; mais au lieu de se contenter de constater la merveille, l'auteur enrobe le phénomène d'arguments didactiques et scientifiques en invoquant une autorité ; l'existence de la créature est bien attestée dans un livre !

Car l'en trouve en livre qu'on appelle Mapemundi qu'il est ung monstre qui en mer a sa conversion que l'en clame Poisson Chevalier, qui semble avoir destrier, heaulme et haubert et lance et escu et espee, mais il est tout de luy mesmes¹⁴.

Voici donc la créature identifiée, et enfin affublée d'un nom générique, Poisson Chevalier (l'ordre des deux termes est sujet à variation), identification étayée par des traces qu'il avait laissées et qui conduisent directement à la mer.

Que nous ayons cependant affaire à une merveille, l'émoi de la nature et des éléments vient l'étayer encore : lorsque les héros s'approchent de la mer, elle se révolte, et une tempête terrifiante se lève, suivie de lamentations et de gémissements difficilement localisables, mais provenant des roseaux : « Les uns dirent que c'était le lignage du Poisson Chevalier, les autres que ce devait être des démons qui manifestaient leur puissance¹⁵. » C'est à non pas douter de quelque Outre-monde qui les clameurs parviennent aux oreilles des chevaliers et des auditeurs.

II. Hybrides

Nature et surnature, humains et animaux, créatures naturelles, surnaturelles et mécaniques se mélangent et fusionnent dans cette créature dont l'auteur visiblement se joue non sans malice : les éditrices parlent d'une « esthétique de la fragmentation », de « déplacement et condensation de motifs¹⁶ ». La première strate figure un chevalier : selon les définitions les plus basiques, il s'agit d'un homme en armure monté à cheval, un cavalier et c'est ainsi qu'il traverse la littérature médiévale, arthurienne en particulier. Or, le *Conte*

¹² *Maufés* et *mahomes* sont parfois utilisés pour désigner un automate.

¹³ *Le chevalier et le destrier et le haubert et le heaulme et l'escu et l'espee et la lance fut tout une chose. Le Conte du Papegau*, § 11, li 15 sq., p. 106. La description est répétée un peu plus loin, § 17, li 25, p. 118. Cf. *Wigalois*.

¹⁴ *Le Conte du Papegau*, § 17, li 25, p. 118.

¹⁵ *Telz y a qui dient que c'est la generation du Poisson Chevalier, et les autres dient que ce sont dyables qui usent leurs vertus. Le Conte du Papegau*, § 17, li 39 sq., p. 120.

¹⁶ *Ibid.*, p. 14 et p. 22 (introduction).

exprime cette réalité de manière on ne peut plus élémentaire en *soudant* cavalier et monture, créant par là une nouvelle créature mais qui de fait en renvoie à une autre, ancienne de fait, le centaure, i.e. une réminiscence littéraire et culturelle. Mais la re-composition ne s'arrête pas là puisque la créature relève de plusieurs espèces connues : son nom renvoie au poisson ; elle est recouverte d'une manière de peau de serpent ; un rapprochement indirect ajoute une comparaison supplémentaire avec l'hippopotame¹⁷ ; enfin, elle est montée sur un « cheval » qui tient de l'éléphant¹⁸ : tous les repères génériques, toutes les classifications habituelles sont brouillées. Et le paroxysme, c'est que nous avons, en définitive, affaire à une *chose*, un automate, une armure « vide ».

D'autres personnages du *Conte* font écho à cette hybridation forcenée, concrétisent et structurent cet univers fait de fragments recomposés, en premier lieu le Roi Bel Nain. Ce souverain de l'Île Forte apparaît, avant de se métamorphoser en fantôme (revenant) d'homme, sous les espèces d'une créature fantastique tout aussi composite – *une moult belle beste* – décrite via des comparaisons : il est aussi grand qu'un taureau, possède un cou aussi fin qu'un dragon, une tête aussi menue que celle d'un cerf, enfin, il a deux cornes et un pelage rouge. C'est une manière de réplique du Chevalier, « montée » de « pièces » éparses¹⁹.

Autre spécimen mi-humain, mi-animal, la femme sauvage²⁰ : elle serre ses victimes dans ses bras tout comme Talos, lequel possède bien des points communs avec notre Chevalier Poisson : des échos supplémentaires suggèrent donc ici une parenté, invitent à la comparaison pour ajouter du sens. En effet, Talos est une créature d'Héphaïstos (variante : Dédale²¹). Talos est un géant de bronze mais qu'une veine rend vulnérable et sinon humain du moins tout à fait hybride. « C'était un homme en bronze, ou bien, selon d'autres, un taureau. Il avait une veine unique qui allait de son cou à ses chevilles, et à l'extrémité de la veine était enfoncé un clou de bronze²². » Chargé de la protection de l'île de Crète, il en faisait le tour trois fois par jour ; si des étrangers, en particulier les habitants de la proche Sardaigne, cherchaient à s'introduire sur l'île, il les bombardait de pierres, et si cela ne suffisait pas pour les faire déguerpir, il faisait chauffer à blanc son corps d'airain puis allait les attraper pour les serrer contre lui. Ainsi mouraient-ils à la fois étouffés et carbonisés tandis que le colosse se répandait en rires ; c'est d'ailleurs ce qui a donné naissance à ce qu'on appelle un rire « sardonien²³ », puis sardonique ! Or, c'est une fragilité toute humaine, cette veine unique justement qui part du cou pour descendre jusqu'à la cheville qui perdra Talos ; Apollonius de Rhodes donne des détails : « son corps et ses membres étaient faits d'un airain infrangible ; mais à sa cheville, sous le tendon, il avait une veine pleine de sang et c'est de la fine membrane qui la fermait que dépendaient sa vie et sa mort²⁴ ». Cette veine était bouchée par une épingle. Selon certains, c'est Médée qui l'aurait retirée, signant ainsi l'arrêt de mort de Talos. D'autres mythographes affirment que c'est une flèche empoisonnée qui aurait frappé le malheureux à la cheville, d'autres encore qu'il s'est simplement heurté le pied à une arête de pierre. Un sang noir, semblable au plomb fondu, s'est écoulé de sa blessure ensemble avec sa vie : « Il ne devait pas rester longtemps debout, posté sur l'avancée de la falaise. Tel, au sommet d'une montagne, un pin gigantesque (...), ainsi Talos demeurerait un moment vacillant sur ses pieds infatigables ; puis, vidé de sa force, il tomba dans un immense fracas²⁵ ». Ce détail de la veine renvoie sans doute à une réalité technique : le forgeron créé ses formes à

¹⁷ *Ibid.*, n° 1, p. 119.

¹⁸ *Ibid.*, § 10, li 29, p. 100.

¹⁹ *Ibid.*, § 51, li 19 sq., p. 196.

²⁰ *Ibid.*, § 62, li 20 sq., p. 214.

²¹ Cf. notre *Mythologie des boîtes et du pied fabuleux*, Paris, Imago, 2019, p. 79 et sq.

²² Apollodore, *Bibliothèque*, éd. cit., I, 9, 140-141, p. 50.

²³ « Car je ry, comme on dit, d'un riz Sardonien. » Joachim du Bellay, *Les Regrets*, sonnet 77, v. 14 (éd. Jolliffe, Genève, Droz, 1979.)

²⁴ Apollonius de Rhodes, *Les Argonautiques*, trad. E. Delage et F. Vian, Paris, Les Belles Lettres, 1981, IV, v. 1638-1693.

²⁵ *Ibid.*, IV, v. 1638-1693.

partir d'un prototype en cire pour fabriquer le moule en plâtre dans lequel il verse ensuite le métal liquide ; il doit alors pratiquer un petit trou dans le moule pour faire écouler, au terme du processus, la cire.

La panoplie humaine « diverse » du Conte comporte également un nain (courtois) et un géant (rustre) forment le couple paradoxal d'un père et de son fils, d'une humanité au deux extrêmes de la morphologie, de la civilisation aussi.

L'univers animal dans le Conte présente de son côté le mélange traditionnel entre créatures réelles et fabuleuses : d'abord, on rencontre un « dragon », venimeux qui plus est, mais que le texte appelle *serpens*²⁶ : il est tout à fait courant de ne pas distinguer ces deux créatures, hybrides par excellence et par nature : Isidore « définit, sous le titre générique et quelque peu ambigu de 'serpent' toute une série de termes : celui d'*anguis*, animal qui est 'plein d'angles et jamais droit', celui de *coluber* (couleuvre) dérivant selon lui de *lubricus*, i.e. glissant, mobile, fuyant, trompeur, impudique ou lubrique, celui de *serpens* qui provient de *serpo* : ramper, se glisser, s'insinuer, reptation (*sic*) qu'il accomplit 'sur le ventre et la poitrine', celui de *draco* dont la description s'impose à tout le MA, etc. Voici en d'autres termes un consensus sur cette bête : « Les serpents sont des créatures effroyables, rusées, venimeuses, diaboliques. Les hommes et les femmes des campagnes en ont bien plus peur que du loup ou des bêtes fauves. Au monde des serpents appartiennent les dragons, qui rampent, volent, nagent et détruisent tout sur leur passage²⁷. » - Rappelons que le Chevalier Poisson est recouvert d'une peau de serpent.

La licorne²⁸, cheval pourvu d'une corne, se situe dans le même domaine : son hybridation relève là encore d'un « croisement » entre nature et imagination, mais également entre animal et humain puisque dans le *Conte*, elle nourrit de son lait, comme la louve antique, outre ses petits, un nain et son fils qui deviendra de ce fait un géant, ...Or, il est à noter que c'est le seul texte arthurien dans lequel cet animal fabuleux apparaît (alors que les textes didactiques qui l'évoquent volontiers)..

Le papegau enfin, le plus souvent de couleur verte dans les bestiaires, soit la couleur *faée* des créatures de l'Autre Monde, est à cheval entre l'animal, l'humain et même le surhumain : doué de raison et de parole, il semble aussi avoir le don de prophétie ; c'est le demiurge facétieux de la narration.

Le texte pousse plus loin encore le plaisir de l'hybridation en mêlant vivant et minéral ou métal. Ainsi, dans la chambre de la fée se trouvent des pierres sculptées représentant des animaux et des plantes²⁹ ; le haubert miraculeux – celui qui le porte ne peut être blessé – semble animé et doué de forces³⁰. Mais le principe du mélange et de l'hybridation est surtout au cœur du personnage qui nous occupe. Car en effet, la merveille, les enchantements sont ici en partie investis par « un regard technologique qui pourrait traduire³¹ », un conflit entre technique et croyances.

III. De la ferraille, des automates et de l'intertextualité

Le chevalier, qui est de fait une armure, relève plus de l'automate que de l'humain, à la manière des créatures forgées par Hephaïstos, métallurgiste qui en font une manière de magicien. L'*Odyssée* mentionne deux chiens d'or et d'argent qu'il a fabriqués pour Alkinoos afin qu'ils gardent son palais³². Il a également équipé sa propre forge d'outils et d'autres commodités car on sait qu'il est difforme et de constitution faible depuis sa chute de la hauteur de l'Olympe qui a également dû infléchir négativement sa croissance (il est petit et

²⁶ *Le Conte du Papegau*, § 56, li 10 sq., p. 206.

²⁷ Michel Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 23.

²⁸ *Le Conte du Papegau*, § 77, li 16 sq., p. 236.

²⁹ *Ibid.*, § 19, li 25 sq., p. 126.

³⁰ *Ibid.*, § 34, li 24 sq., p. 166.

³¹ Élisabeth Gaucher, art. cit., p. 260.

³² Homère, *Odyssée*, Chant VII, 91-94.

difforme comme on sait) : il s'est ainsi fabriqué des béquilles en or pour faciliter le déplacement de son corps débile³³ ; il a conçu vingt tables à trois pieds et à roues d'or qui se meuvent toutes seules, obéissant à tous ses ordres, enfin, il s'est adjoint deux automates féminins. Bref, le « divin Boiteux », comme l'appelle Homère, est un grand concepteur d'automates :

Pendant ce temps, Thétis parvient chez Héphaïstos, en ce logis d'airain, brillant, impérissable, entre tous éclatant aux yeux des Immortels, que le divin Boiteux lui-même s'est construit. Elle le trouve en train de s'affairer, suant, autour de ses soufflets. En effet, il fabrique à la fois vingt trépieds, qui doivent se dresser contre les murs bien droits de la splendide salle. Il a mis sous chacun des roulettes en or, pour qu'ils puissent entrer d'eux-mêmes (*automatoi*) au palais où s'assemblent les dieux, puis revenir chez lui, - surprenante merveille ! Ils sont presque achevés : il ne leur manque plus que les anses bien faites ; il va les ajuster, il forge leurs attaches³⁴.

L'imaginaire « technique » et métallurgique qui est à l'œuvre dans notre Conte vient donc de loin³⁵.

Or, le *Roman d'Énéas* (vers 1160³⁶) de son côté nous informe que Vulcain (alias Héphaïstos) a fabriqué l'écu d'Énéas à partir de la côte (l'arête ?) d'un gros poisson appelé *cetus*, autrement dit une baleine. Un écho s'établit donc, suggérant à travers cette chaîne de signes une parenté entre ces créatures grâce aux réminiscences intertextuelles ainsi activées. On trouve ce jeu d'échos et de miroir également à d'autres niveaux dans le Conte. Le poisson en constitue une clef de lecture supplémentaire.

IV. Autour du poisson

Dans sa belle thèse de doctorat, Cécile Le Cornec- Rochelois a montré que les jeux de miroir reliant les bêtes aquatiques et les chevaliers en armes sont fréquents. Les nombreuses hybridations « incarnent une contamination révélatrice des représentations médiévales de la figure du monstre aquatique par celle du chevalier³⁷ ». Il en existe un joli échantillonnage dans le *Perceforest*³⁸, si bien que Christine Ferlampin émet l'hypothèse que ce roman ait servi de modèle et d'inspiration à l'auteur de notre *Conte*³⁹.

Les traditions ayant dans leur cœur l'imaginaire du poisson sont très riches, en particulier dans le domaine de l'hybridation : les créatures fabuleuses procédant du poisson pourraient renvoyer à cet âge primordial d'émergence des formes. Dans le *Roman d'Alexandre* (lui-même « œuvre hybride, tenant de la chanson de geste, du roman et de la chronique fabuleuse⁴⁰ »), dans la rubrique « monstres de l'Inde », l'on trouve, réminiscence tout à la fois de Pline et d'Isidore de Séville, les Ichtyophages, hommes-poissons hauts de douze pieds, nus et velus comme des bêtes, vivant sous l'eau et se nourrissant de poisson cru : *Bien sont un mois sous eaue, ja ne seront veü ; / Tant com il i conversent, vivent de poisson*

³³ « Les béquilles d'or servaient peut-être à soulever du sol son talon sacré ». R. Graves, *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1967, p. 77.

³⁴ Homère, *Illiade*, Chant XVIII, 369-379. Apollonios de Rhodes de son côté évoque dans les *Argonautiques* une autre de ses inventions, la charrue d'acier tirée par deux bœufs aux pieds de bronze et qui labourent sans aide humaine les champs, tandis que Nonnus dans les *Dionysiaques* parle d'une forge sous-marine équipée par Héphaïstos de soufflets vivants. M. Delcourt, Héphaïstos, op. cit., p. 54 et 53.

³⁵ Les combats contre les automates – appelés images, hommes en cuivre ou d'airain, voire *mahommés*³⁵, terme particulièrement suggestif, renvoyant à la fois à Mahomet et à « mals hommes » – se multiplient au cours du XIII^e siècle, pensons par exemple au combat de Lancelot à la Douleureuse Garde.

³⁶ *Le Roman d'Énéas*, éd. W. Besnardeau et F. Mora-Lebrun, Paris, Champion, 2018, v. 4351 sq.

³⁷ Cécile Le Cornec Rochelois. *Le Poisson au Moyen Âge : savoirs et croyances*, Thèse de doctorat, Sorbonne Université (Paris IV), 2008, p. 670. hal.science/tel-04425891

³⁸ *Perceforest*, troisième partie, tome 2, Gilles Roussineau (éd.), Genève, Droz 1991, p. 274 et sq.

³⁹ Christine Ferlampin-Acher, *Fées bestes et luitons. Croyances et merveilles*, Paris, PUPS, 2002, p. 303

⁴⁰ Michel Zink, « Le monde animal et ses représentations dans la littérature du Moyen Âge », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 15^e congrès, Toulouse, 1984*, p. 50.

*cru*⁴¹. Non seulement ils peuvent vivre pendant un mois sous l'eau, mais par leur nourriture ils deviennent substantiellement poissons. D'autres « monstres » évoqués dans le roman sont des femmes-poissons, sortes de sirènes dont la nudité est couverte par une extraordinaire chevelure : *En l'eau conversoient a guise de poisson / Et sont trestoutes nues si lor pert a bandon / Qanque nature a fait enfresi c'au talon*⁴². L'*Epistula Alexandri ad Aristotelem*⁴³ dit qu'elles attirent les hommes, qu'elles noient ou qu'elles broient sous leur étreinte⁴⁴. Enfin, surtout, on trouve dans ce même *Roman d'Alexandre* un gigantesque cheval-poisson qui serait le père du redoutable destrier de la reine des Amazones qu'Alexandre doit affronter :

Il est uns grans poissons en cele Rouge Mer, / Ce est uns chevaus pois [cheval-poisson], ainsi l'oi nomer (III, 7699-7700, p. 732).

Rappelons qu'Alexandre lui-même se fait pour ainsi dire homme-poisson⁴⁵ en entreprenant l'exploration des fonds sous-marins dans un tonneau en *voirre blanc*⁴⁶ garni de lampes : il devient non seulement poisson mais roi des poissons à travers le jeu du reflet textuel. Or, soit dit en passant, il n'est certainement pas fortuit que dans ce même *Roman d'Alexandre* un poisson a pour fonction d'engloutir (pour abolir, détruire ou pour commencer une monstrueuse gestation ?) les morceaux d'hommes artificiels, d'automates déboulonnés⁴⁷ !

Cependant, ce texte, ni aucun autre à notre connaissance, n'actualise pas cette affirmation insolite d'un chevalier qui *converse en la mer*⁴⁸. *Le Conte du Papegau* présente possiblement l'effacement d'un élément mythique central car lorsqu'elle vient défier Arthur, la créature est toute terrienne et semble sortir tout droit à la fois des profondeurs chtoniennes et de la mer, comme si elle était un être originel d'avant le départage des espèces et des formes et même si par la suite, effet de rationalisation peut-être, notre Poisson-Chevalier, dans un « épiluchage » systématique dévoile progressivement sa nature artificielle. La symbolique du poisson véhicule cet imaginaire ; elle plonge en effet ses racines dans l'abîme mythologique, les flots originels, dans le monde en devenir, proprement en gestation. Dans la Genèse, Dieu crée les poissons après les plantes, mais avant les oiseaux et toutes les autres créatures vivantes. *Noun* en hébreu veut dire à la fois « homme » et « poisson ». Babylone connaît un monstre légendaire, Oannès (ou Oès) qui est précisément une créature moitié homme, moitié poisson et qu'évoque l'un des premiers écrivains connus, Bérose, prêtre chaldéen ayant vécu au milieu du IV^e siècle avant notre ère, dans une histoire qu'il consacre à la Babylonie. Oannès serait directement issu de l'œuf primitif, c'est-à-dire qu'il est la première créature vivante au monde. Il n'avait pas besoin de nourriture ; le jour il vivait sur terre, mais la nuit il se retirait dans l'eau. Doué de parole, il avait la tête et le pied de l'homme, mais son corps était poisson. Son rôle auprès des Babyloniens fut essentiellement pédagogique : Oannès leur enseigna les sciences, les arts, les mathématiques et l'agriculture. On peut le comparer à Glaucos, l'homme-poisson des anciens Grecs. Notre Chevalier-Poisson pourrait en être une création !

⁴¹ Alexandre de Paris, *Roman d'Alexandre*, éd. E.C. Armstrong et al., présentation Laurence Harf-Lancner, Paris, LP, « Lettres Gothiques », 1994, III, v. 2458-2459, p. 450.

⁴² *Ibid.*, III, v. 2904-2906, p. 476.

⁴³ Lettre transmise par le Pseudo-Callisthène, dans D. J. A. Ross, *Alexander historiatus*, London, Warburg Institute, University of London, 1963, rééd. Francfort, 1988, p. 145.

⁴⁴ Philippe Ménard, « Femmes séduisantes et femmes malfaisantes ; les filles-fleurs de la forêt et les créatures des eaux dans le *Roman d'Alexandre* », *Bien dire et bien apprendre*, 7, 1989, p. 5-17.

⁴⁵ « Alexandre homme-poisson ou comment Alexandre se fit « avaler » par un tonneau de verre au fond de la mer. » Claude Gaignebet, Jean-Dominique Lajoux, *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, Paris, PUF, 1985, p. 103.

⁴⁶ III, v. 423, p. 316.

⁴⁷ Alexandre de Paris, *Le Roman d'Alexandre*, p. 508-512, v. 3438.

⁴⁸ *Conte du Papegau*, p. 74, li 13.

Par ailleurs, le poisson est au cœur d'un réseau imaginaire véhiculant l'idée d'animation de la créature, souvenons-nous de Jonas, souvenons-nous de *Pinocchio* ! Support de greffon, le ventre du poisson, sa *mulette*, est un écrin de conservation dans bon nombre de contes et légendes. Dans *La Manekine* il permet à une main amputée d'être miraculeusement conservée pendant sept ans. De très nombreuses légendes racontent des conservations, voire des gestations miraculeuses dans le ventre d'un poisson.

Ci nous dit comment uns pechierres reçut Nostre Segneur a la Pasque et ne l'osa user pour ce qu'il estoit en pechié. Et le mist en la gueulle d'un poisson et demoura .X. ans en son pechié. Et comme au chief de .X. ans fu de son pechié repentans et confez, alloit esbatre par deseur la riviere. Et en la riviere vit le poisson qui li raportoit Nostre Segneur. Et y amena son curé, et le porta a l'eglyse a grant devotion⁴⁹.

Autre exemple, cette histoire d'yeux conservés dans l'estomac d'un poisson dans la *Chronique dite Saintongeaise* qui relate comment un maître queux de Charlemagne découvre les yeux du saint homme dans un poisson qu'il est en train de vider dans la cuisine ! C'est l'empereur lui-même qui replace les yeux dans les orbites du pape :

Karles ala a rome. e sis cuex troua les oilz dau bon home en un luz. si les porta a Karle. et karles quant fu au bon home : ob la uertu de deu mist les li en la teste. e uit tot outresi cum il auoit ueu deuant. Mes celui deuers destre li mist deuers senestre. e puis destruisist toz les romanz qui lauoient deffeit⁵⁰.

Par ailleurs, le poisson peut se régénérer lui-même comme nous l'apprend l'histoire de saint Corentin (parmi d'autres) : la *Vie* de ce saint, vénéré tout particulièrement en Bretagne⁵¹, raconte comment, s'étant retiré à Plomodiern dans le Finistère, Corentin pêchait chaque jour dans une fontaine un poisson dont il coupait une tranche, mais qui se reconstituait aussitôt ; le poisson restait donc toujours entier. Une variante de cette légende évoque un poisson que l'ermite sert à un roi et à sa suite, qui grossit tant qu'il parvient à nourrir tout le monde⁵².

Le poisson est donc une image de la mort-renaissance⁵³, c'est le symbole même de la résurrection et de fertilité, comme l'était le conte-type AT n° 303, « Le Roi des poissons » qui connaît de nombreuses variantes⁵⁴. Or, dans la littérature médiévale, le Roi des Poissons constitue plus particulièrement ce qu'on pourrait appeler l'archétype de tous les magiciens et enchanteurs – nous y voici à nouveau, à notre Chevalier Poisson, et dans la sphère des automates – qui intervient pour mettre fin à la stérilité d'un couple, la plupart du temps en se substituant à celui qui aurait dû en être le père naturel, devenant ainsi le géniteur véritable d'un enfant, qui précisément à cause de son origine surnaturelle sera prédestiné à une carrière héroïque et providentielle pour toute la société ; c'est lui en particulier qui a pour mission de mettre un terme à une malédiction originelle de la *terre gaste*. L'intervention du Roi des

⁴⁹ *Ci nous dit. Recueil d'exemples moraux*, publiés par G. Blangez, Paris, S.A.T.F., 1979, t. 1, chap. 138, p. 144.

⁵⁰ F.W. Bourdillon, éd. *Tote Listoire de France (Chronique saintongeaise)*, Londres, 1897, p. 66.

⁵¹ La Cathédrale de Quimper est consacrée à Saint Corentin. Au bas-côté nord du chœur, une chapelle lui est plus particulièrement dédiée dont le vitrail et les peintures murales rapportent sa légende ; l'épisode avec le poisson est mis en rapport avec la multiplication des pains et des poissons. Sur l'autel enfin, un reliquaire est consacré à sa mémoire. La Fontaine appelle la ville où se déroule *Le Charretier embourbé* (VI, 18) « Quimper-Corentin », ce qui montre combien au XVII^e siècle encore la ville et le saint se confondent.

⁵² Bénédictins de Paris, *Vies des saints et des bienheureux*, Letouzey, 1959, t. 12, p. 383-387. Philippe Walter, *Perceval, le pêcheur et le Graal*, Paris, Imago, 2004, p. 234.

⁵³ La génération et la reproduction des poissons eux-mêmes donne d'ailleurs lieu à toutes sortes de légendes.

Paul Sébillot évoque des croyances ayant cours notamment dans les Landes selon lesquelles les brochets naîtraient de la terre, les anguilles dans la tête de l'aloë ou, dans le Poitou, dans le goujon ou « du grand ver plat que l'on trouve dans ce poisson. » Paul Sébillot, *Croyances, mythes et légendes des pays de Franc*, op. cit., p. 992.

⁵⁴ Voir la thèse de Claudine Marc, *Le Fils du Roi des Poissons. Étude comparative du conte AT 303 et de récits médiévaux*, Université de Grenoble, janvier 2000. Voir aussi Philippe Walter, *Perceval, le pêcheur et le Graal*, Paris, Imago, 2004, notamment p. 61 et sq.

Poissons constitue donc une alternative à la génération naturelle et renvoie à un engendrement divin. On peut évoquer en guise d'exemple la *Folie de Berne*⁵⁵, où Tristan dit au roi Marc qu'il est né d'une baleine et d'un morse (v. 161-162) ; dans la *Folie d'Oxford*⁵⁶, cette baleine est associée à une sirène : *Ma mere fu une baleine, / En mer hantat cume sereine*; ce texte ajoute d'ailleurs que c'est une tigresse qui a allaité le jeune héros ! Nous retrouvons très exactement les éléments déployés dans le *Conte du Papegau*. La référence à l'eau (*hudor*) complète la cohérence du réseau, pensons par exemple à l'*hydre* ce monstre dont les têtes coupées repoussent aussitôt...

La littérature médiévale connaît donc d'autres créatures hybrides dont une composante est poisson, pensons, outre la sirène, à la serre (ou sacre) dont Richard de Fournival nous dit :

La serre (ou sacre) est un animal marin d'une taille extraordinaire qui possède des ailes et des plumes très grandes grâce auxquelles elles s'élancent au-dessus de la mer, plus rapide qu'un grand aigle ne vole à la poursuite d'une grue, et dans la plume est aussi tranchante qu'un roi rasoir⁵⁷ ».

On goûte la comparaison « métallique » ! Autres traditions et définitions de la serre : Pour Isidore (*Etym.* XII, 6, 16), la serre est un poisson-scie avec une crête en dents de scie grâce à laquelle il peut éventrer les navires. Philippe de Thaon dit que la serre est un poisson-scie avec des ailes, une tête de lion et une queue de poisson ; elle va au-devant des navires et les prive de vent, les empêchant d'avancer. Pour Guillaume le Clerc, c'est un volatile :

Il existe une bête que l'on nomme Serre, et dont le gîte ne se trouve pas sur la terre, mais au fond de la vaste mer ; cette bête n'est pas de petite taille, mais au contraire son corps est très volumineux ; elle possède de grandes ailes. Quand elle voit des nefes et des dromons faire voile sur la mer, elle déploie ses ailes au vent, et fait voile de toute la vitesse dont elle est capable en direction du navire ; le vent la porte au-dessus des ondes salées et profondes. Elle vole longtemps de cette manière, jusqu'à ce qu'il ne soit pas possible d'aller plus loin ; alors elle retombe et s'avoue vaincue, et la mer l'absorbe et l'engloutit en l'attirant tout au fond. Les marins qui naviguent à travers les mers souhaitent ne jamais la rencontrer, car elle constitue un grand péril de mer, et elle cause souvent la perte des navires qu'elle parvient à rattraper (trad. G. Biancotti).

Enfin, n'oublions pas que les écailles du poisson reproduisent à merveille l'armure métallique, au demeurant volontiers recouverte de cuir, et revoilà la peau (pas forcément de serpent) ! Et quiconque a jamais préparé un poisson sait combien certaines espèces ont les écailles tranchantes comme des rasoirs, faisant facilement saigner la main de celui qui essaie de les enlever !

On comprend donc pourquoi le poisson peut être apte à fournir une épithète de nature à un androïde si parfait que sa nature artificielle n'apparaît que dans son ultime défaite ! L'automate, qui est *mimésis* humaine, outre la fascination qu'il exerce depuis les temps les plus anciens sur l'homme, lorsqu'il est associé au poisson, figure ce souci, peut-être ce désir, de l'*animation* au sens littéral du terme, de la matière inerte, et de l'interrogation concernant l'origine de la vie.

Conclusion : l'esthétique du perroquet⁵⁸

« Mode » importée d'Angleterre, à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, le perroquet devient un oiseau de compagnie apprécié en particulier par les dames de

⁵⁵ *La Folie de Tristan, version de Berne*, éd. Mireilles Demaules, in *Tristan et Yseut, Les premières versions européennes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1995, p. 245-260.

⁵⁶ *La Folie de Tristan, version d'Oxford*, éd. M. Demaules, *ibid.*, p. 217-243.

⁵⁷ Richard de Fournival, *Le Bestiaire d'amour*, édition bilingue, publication, traduction, présentation et notes par Gabriel Bianciotto, Paris, Champion Classiques, 2009, p. 245.

⁵⁸ Concernant le remplacement du terme de « papegau », toujours utilisé en allemand (*Papagei*), par « perroquet », voir *Le Conte du Papegau*, introduction, p. 51 et sq.

l'aristocratie pour son plumage – essentiellement vert dans les bestiaires – et son bavardage⁵⁹. Si « papegau » renvoie à notre perroquet (*Papagei* en allemand), l'oiseau emblème du roman raconte à sa manière cette histoire d'hybridation ; il tient de l'épervier et du paon selon les encyclopédistes (intro p. 41-42) mais aussi de l'homme puisqu'il parle, enfin, du devin car il constitue une incarnation du lyrisme – et de Merlin. C'est un véritable fourre-tout de significances, à l'image finalement de ce roman mirobolant où, alors que l'âge arthurien est mûr, nous renouons avec le tout jeune Arthur faisant ses armes avec ce personnage étrange, le Chevalier Poisson, comme avec un jouet, soldat de plomb avant l'heure, et qui, une fois vaincu, retourne dans les abîmes de l'oubli pour toujours.

Enfin, pied de nez singulier, la science contemporaine nous enseigne qu'il existe, en ichtyologie, un poisson qui s'appelle « chevalier », plus exactement plusieurs poissons. « Chevaliers » blanc, jaune, noir, rouge ou cuivré ; si le nom savant qui leur a été imposé est *equetus* ou *moxostoma*, peut-être que les médiévaux, en premier lieu l'auteur anonyme de notre joli conte, connaissaient déjà une espèce désignée communément par le terme vernaculaire de « chevalier ». Les créatures aquatiques plus ou moins monstrueuses, pourvues d'une « épée » et qui apparaissent comme des adversaires coriaces dans le *Perceforest* :

... il vey venir sus lui quatre poissons de la grandeur d'un chien de chasse, qui n'avoient chascun que deux piez. Mais ilz estoient larges et membrus par les poitrines et avoient, au dessus, leurs testes en guise de heaumes. Et au dessus du comble de leurs testes, ilz avoient chascun une longue pointe, longue de une brasse et demie, e maniere d'espee. Et sus le dos, ilz avoient comme ung escu qui toute l'eschine leur couvroit depuis la teste jusques a la queue, et estoit ce a maniere de poisson⁶⁰.

Ici, c'est en chevalier que le héros, le Blanc Chevalier, doit affronter et vaincre ces créatures hybrides.

L'imaginaire se nourrit et se développe couramment à partir des formes étonnantes que la nature a forgées. On a ainsi parfois pensé au narval (la « licorne de mer » d'Honorius d'Autun, *Imago Mundi*) ou à l'espadon qui auraient pu inspirer cette créature monstrueuse que les bestiaires ignorent en général. Seul Brunetto Latini évoque un « glaive », entendez l'espadon, dont le nez en forme d'épée sert à percer les navires.

L'imaginaire comme les volutes du ciel crée constamment à partir du réel de nouvelles formes et créatures, et des filiations originales dont la cohérence est le propre du poète, lequel a toujours une mémoire ancienne et capable de faire résonner d'anciens héritages avec le temps dans lequel il s'inscrit, ici dans la nostalgie de la gloire du roi Arthur, dont le combat contre les Monstres ont fait le héros civilisateur fondateur d'un âge d'or que nous regretterons toujours.

Karin Ueltschi
Université de Reims Champagne-Ardenne/CRIMEL

⁵⁹ Michel Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Âge*, op. cit., p. 11 et p. 48.

⁶⁰ *Perceforest*, op. cit., III, II, p. 274, li 46 et sq.